

## Les Français à Montréal

Jean-Louis Grosmaire

Volume 27, Number 71, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021615ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021615ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

### ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this note

Grosmaire, J.-L. (1983). Les Français à Montréal. *Cahiers de géographie du Québec*, 27(71), 341–348. <https://doi.org/10.7202/021615ar>

## LES FRANÇAIS À MONTRÉAL

*par*

**Jean-Louis GROSMIRE**

*CEGEP de l'Outaouais, Hull, P.Q.*

Les Français traversent l'Atlantique depuis des siècles pour venir s'établir dans la vallée du Saint-Laurent. Nous avons déjà étudié ce courant migratoire, qui a évolué au gré des relations entre la France et le Canada<sup>1</sup>. Hormis des interruptions dues aux événements politiques (conquête de 1760, guerres mondiales) et aux conjonctures économiques défavorables, quelques milliers d'émigrants sont venus chaque année au Québec, et Montréal a très tôt représenté la destination finale pour la majorité d'entre eux. Pourquoi, après tant d'années, les Français migrent-ils encore vers elle? Comment s'adaptent-ils à cette ville francophone et cosmopolite? Comment y vivent-ils? Comment expliquer que, d'une part, on considère les Français comme les immigrants les plus souhaitables — c'est ce que révèlent de récents sondages auprès de la population francophone de Montréal — et, d'autre part, on puisse parfois les traiter de « maudits Français »?

### DES IMMIGRANTS INVISIBLES

Au moment même où l'on craint une mise en minorité des Canadiens français à Montréal, il est intéressant de voir des Français s'établir dans le centre culturellement le plus menacé. Montréal est probablement l'endroit qui regroupe le plus de Français hors de l'hexagone, en rivalité avec Abidjan. On estime qu'ils y sont plus de 50 000 sur un total d'environ 100 000 à travers le Canada<sup>2</sup>. Malgré leur nombre, ils restent quasiment invisibles contrairement à d'autres groupes d'immigrants de même ou de moindre taille.

À la différence des autres, les Français n'ont ni quartier, ni église, ni porte-parole. Leur invisibilité est-elle due à leur affinité culturelle avec le milieu montréalais ou tient-elle aux Français eux-mêmes? Pour répondre à cette question, nous verrons comment ils s'adaptent à leur nouvel environnement. Une recherche, menée auprès d'immigrants français à Toronto, nous permettra par référence de mieux interpréter leur situation<sup>3</sup>.

Si certains immigrants sont faciles à reconnaître, il est pratiquement impossible de repérer un Français dans les rues de Montréal. Le Français au bérêt et à la baguette de pain ne se voit pas souvent. Faute de signe d'identification, il passe généralement inaperçu. Seul son accent — et encore que de surprises — permet de l'identifier. Il devient dès lors aussi difficile de distinguer un Français à Montréal qu'un Québécois à Paris.

La visibilité d'un groupe ethnique ne relève pas uniquement de sa taille. Les Français seraient assez nombreux pour avoir leur propre quartier à Montréal, à l'instar des Grecs, des Portugais ou des Haïtiens. Mais le quartier ethnique naît des rapports qu'entretiennent les immigrants avec leur nouveau milieu. La ségrégation, qu'elle soit forcée ou voulue, leur permet de préserver certains particularismes comme c'est le cas, par exemple, pour la petite communauté de Juifs Shiites à Outremont. Pour beaucoup de nouveaux venus, le quartier ethnique devient un terrain d'adaptation entre deux mondes : c'est le rôle que joue grosso modo le corridor des immigrants à Montréal. À la limite, cet espace sécurisant peut devenir un ghetto, entravant leur intégration sociale pendant plusieurs générations. Ce n'est pas tant la ville qui génère le quartier que la confrontation quotidienne de deux modes de vie différents.

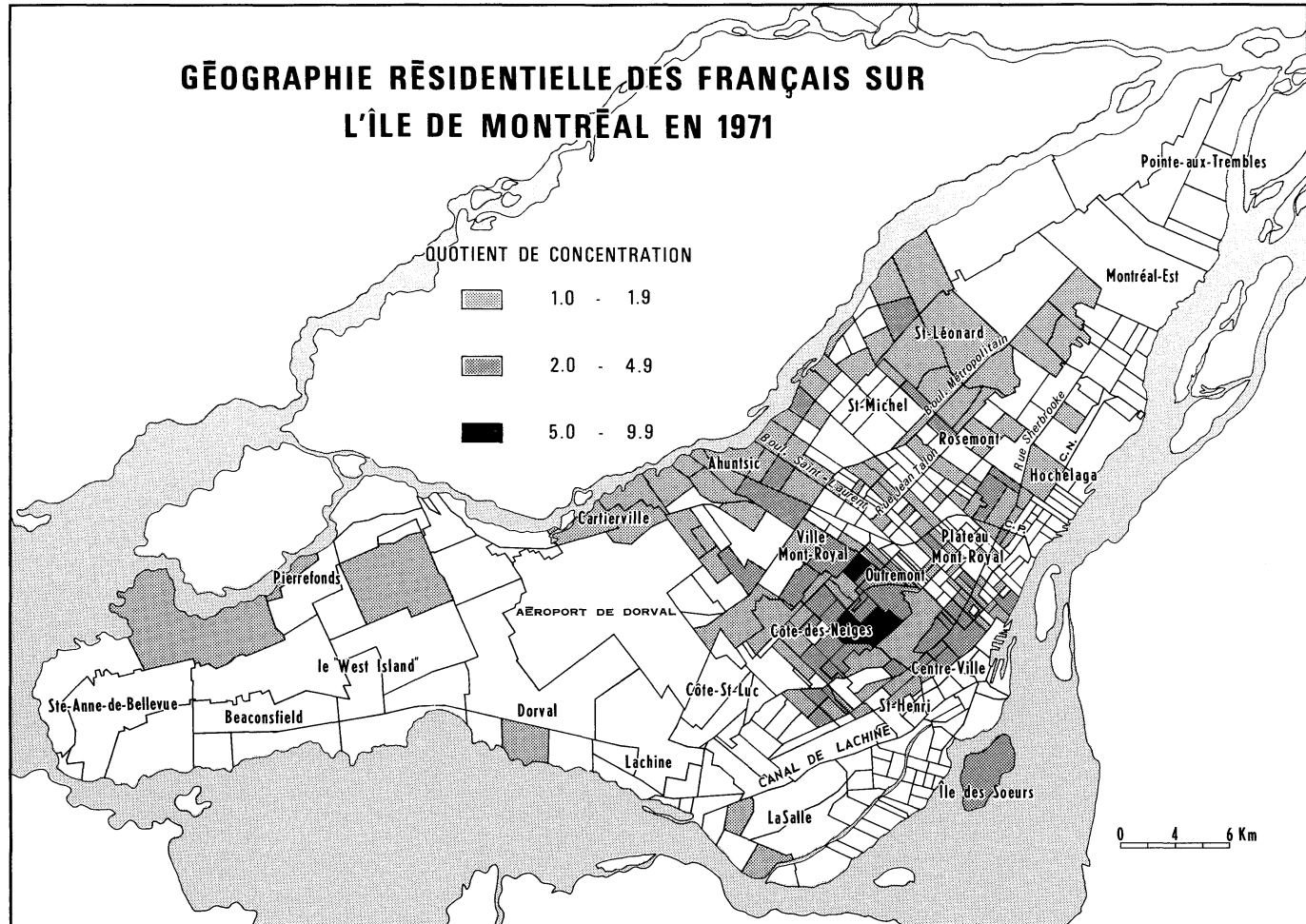
Cette différence n'est justement pas suffisante pour que naisse un quartier français à Montréal. Le Français se retrouve ici un peu comme chez lui. Il se comporte comme tout le monde sans difficulté spécifique. Il n'éprouve pas le barrage de la langue ni de la distance culturelle. Ceci favorise sa diffusion géographique. Le Français n'a jamais eu de base territoriale et c'est un des points de différenciation majeure par rapport aux autres immigrants, sud-européens en particulier. Issus de milieux ruraux ou de milieux urbains traditionnels, le paysan de Grèce ou de Sicile a besoin plus que le Français d'un espace et d'une société de transition. S'il n'a pas de quartier, cela ne veut pas dire toutefois que le Français n'a pas certaines valeurs à préserver. Leur transmission se fera au niveau de la famille et non par le biais du groupe, ce qui ne requiert pas de réserve dans l'espace montréalais.

Montréal n'est pas une ville où se côtoient deux solitudes, mais trois collectivités intrinsèquement hétérogènes. Les nouveaux venus s'insèrent entre les francophones à l'Est et les anglophones à l'Ouest. Les immigrants occupent une position médiane dans le « corridor » du boulevard Saint-Laurent, qui bifurque vers Côte-Saint-Luc et Saint-Laurent ainsi que vers Saint-Léonard. Au rythme des années, les immigrants aisés quittent le quartier d'accueil pour migrer vers un secteur résidentiel plus aisé, sans pour autant sortir de leur groupe comme le montre la migration intra-urbaine des Juifs ou des Italiens. Le Français s'installe n'importe où et déménage quand et où il veut. L'Italien, le Grec, le Portugais sont unis par un tissu de relations, d'habitudes, de familles, d'amis et ce n'est pas sans nostalgie qu'ils déménagent. Le Français de par sa culture, sa situation socio-économique, son statut d'immigrant indépendant, dispose d'une grande liberté de déplacement.

La diffusion spatiale des Français ne signifie pas cependant qu'ils ne ressentent pas d'attirance pour certains quartiers de la métropole. On le retrouve dans les parties francophones, suivant en cela leur affinité culturelle. Toutefois, pour de multiples raisons telles que le lieu de travail, le niveau social ou la proximité de l'école des enfants, ils privilégient certains secteurs. Ils vont ainsi s'établir dans l'Ouest, aux environs du mont Royal (Outremont, Côte-des-Neiges), ou dans des zones résidentielles assez modernes (Ahuntsic). Ils préfèrent les quartiers plus ou moins cosmopolites (N.D.G.) aux quartiers très homogènes tels que le Plateau Mont-Royal. L'Université de Montréal pourrait probablement servir de point de référence à leur diffusion géographique, qui se concentre au cœur de l'île de Montréal comme le montre la figure 1<sup>4</sup>.

Les Français ont pignon sur rue. Le centre-ville accueille leurs boutiques de mode, les succursales de leurs grands couturiers, des magasins de luxe (ameublement, décoration, parfums) et des restaurants. Dans les quartiers résidentiels non loin du centre et en banlieue, on retrouve leurs magasins d'alimentation (épiceries fines, boucheries, boulangeries et pâtisseries) qui desservent une clientèle locale.

# GÉOGRAPHIE RÉSIDENTIELLE DES FRANÇAIS SUR L'ÎLE DE MONTRÉAL EN 1971



Source: Polèse, Mario et al. (1978)

Figure 1

Aucun de ces commerces n'est réservé aux Français: on y vise avant tout des consommateurs en quête de produits différents. Une tendance récente favorise le regroupement de commerces de classe dans certains quartiers aisés: l'avenue Laurier à Outremont, la rue Sherbrooke à Westmount et l'avenue Monkland dans Notre-Dame-de-Grâce comptent plusieurs établissements français. Ce phénomène s'apparente à celui de Yorkville à Toronto et donne un certain cachet européen à l'endroit.

## SIGNES VISIBLES D'UN GROUPE INVISIBLE

Les groupes ethniques trouvent dans leurs associations le moyen de s'entraider, de préserver leur originalité et de s'intégrer plus harmonieusement à leur nouveau milieu. Les Français comme les autres immigrants disposent à Montréal d'organismes communautaires qui remplissent ces rôles.

Leurs associations sont nombreuses, souvent anciennes mais à effectifs limités<sup>5</sup>. Certes, les événements sociaux (fêtes, bals, méchouis, conférences) réunissent beaucoup de monde à l'Union Nationale Française mais, en pratique, le Français n'a recours à une association qu'en cas de grande nécessité<sup>6</sup>. Ce comportement tient à la nature même de l'immigration française. Le Français émigre seul à Montréal ou avec sa famille. Le parrainage est peu fréquent et rares sont les collatéraux qui le suivent comme chez les Italiens, les Grecs et les Portugais. Le Français s'avère un immigrant indépendant, qui désire trouver dans une association des services sans obligations contraignantes.

Outre les unions et leurs bulletins de liaison, il existe d'autres liens visibles entre les Français: les services consulaires et les maisons d'enseignement. Ces organismes, qui n'ont pas été engendrés par la colonie française, font partie de ses structures d'encadrement à Montréal. Le Consulat général de France s'adresse aux Français plutôt qu'aux immigrants. Le fait qu'environ 40 000 y soient immatriculés montre bien leur attachement à leur pays d'origine. Le consulat assure tous les services reliés à l'administration et leur permet ainsi de participer à la vie française, lors des élections par exemple.

Montréal compte quelques établissements français d'enseignement, dont le Collège Stanislas (1938), le Collège Marie de France (1939) et le Collège Français (1959). Dans ces institutions, la majorité des élèves n'est pas de nationalité française. Elles permettent cependant aux jeunes immigrants de poursuivre leurs études dans le système français avec raccordement au système québécois. C'est dire que l'école française joue ici le même rôle que la French School Study à Toronto. Il reste que de nombreux élèves français fréquentent les écoles et les collèges publics de Montréal.

L'école et la paroisse ethniques permettent ordinairement à un groupe d'immigrants de conserver leurs traditions. Les Français n'ont pas fondé de paroisse ni à Montréal, ni à Toronto. Ils se mêlent à la communauté locale sans que l'on note de regroupement dans telle ou telle église, ce qui les distingue encore une fois d'autres immigrants européens (italiens, grecs, arméniens)<sup>7</sup>. Seul un aumônier attiré leur assure des services particuliers. Malgré leur importance numérique et leurs organismes nationaux, les Français de Montréal ne constituent pas ainsi un véritable groupe ethnique mais plutôt une collectivité aux liens ténus, aux points et aux moments de convergence limités.

## DES MONTRÉALAIS ACTIFS

Par sa situation géographique et son histoire, Montréal représente une tête de pont entre l'Europe et l'Amérique. Pour les Français, elle sert de lien privilégié pour découvrir et comprendre l'Amérique<sup>8</sup>. C'est pour cette raison que de grandes sociétés françaises y sont présentes en plus grand nombre qu'à Toronto<sup>9</sup>. Ce sont, entre autres, des banques : Banque Nationale de Paris, Crédit Lyonnais, Société Générale, des fabricants : Air liquide, Ciments Canada Lafarge et des entrepreneurs : Janin, Dumez. Les Français y occupent des postes mais, encore là, il n'y a pas d'exclusivité ethnique. On en retrouve, par ailleurs, aussi bien dans l'aéronautique que dans l'édition et la vente du vin. Ils sont présents dans la plupart des sphères d'activité bien qu'ils soient relativement concentrés dans l'enseignement, l'alimentation et la restauration.

L'immigrant est un des meilleurs diffuseurs des produits nationaux. Les épicerie françaises ont introduit dans bien des ménages québécois des produits nouveaux. Les restaurateurs, les boulangers de France ont fait apprécier aux Montréalais les vins, les fromages, les baguettes « à la française ». Montréal, plus tôt que New York, a découvert la croûte appétissante des croissants frais ! Mais, face au commerce international, Montréal n'assure pas encore son rôle d'intermédiaire entre la France et l'Amérique du Nord. Malgré tous leurs produits qui traversent l'Atlantique, la France n'occupe que 1% du marché d'importation canadien et le Canada 0,6% du marché d'importation français !

Plus que d'autres, les immigrants français sont largement engagés dans le monde du travail. Hommes et femmes sont en général qualifiés et, de ce fait, obtiennent des salaires au-dessus de la moyenne québécoise. Parce qu'elle travaille, la Française ne vit pas à Montréal, ni à Toronto, recluse dans un ghetto. Bien que sa situation ne soit pas aussi difficile que celle des Grecques ou des Portugaises, elle doit cependant protester parce qu'elle est immigrante et femme pour obtenir des conditions de travail comparables à celles de ses compatriotes masculins.

## MONTRÉAL, MILIEU D'INTÉGRATION

Contrairement à la plupart des immigrés au Québec, les Français sont relativement moins concentrés à Montréal, qui leur sert parfois de relais vers la province. On en dénombre aussi dans les autres villes ainsi qu'à la campagne, notamment dans la plaine de Montréal, où ils pratiquent une agriculture spécialisée (légumes, vignes). Aucun obstacle culturel n'entrave leur diffusion à travers le Québec bien qu'en fait, ils préfèrent majoritairement la métropole.

Montréal forme pour eux un milieu propice à leur intégration. L'immigrant français, surtout celui qui ne vient pas d'une grande ville française, peut néanmoins s'y sentir dépaycé. Il retrouve difficilement la vie communautaire, la vie de quartier. En raison de la grande mobilité résidentielle des Montréalais, il découvre la fugacité des relations de voisinage mais apprécie, par contre, la liberté qu'engendre un milieu changeant. Depuis que le centre-ville s'est transformé, il retrouve, en plus modernes, certains éléments de la place centrale et l'atmosphère qui règne au cœur des grandes villes françaises. Le métro, à l'image de celui de Paris et de Lyon, les passages souterrains et les galeries marchandes évoquent chez lui des souvenirs ; les places et les agoras l'invitent à la flânerie comme au centre de plusieurs villes françaises. Il en oublie les rigueurs de l'hiver ! Le repeuplement du quartier central de Montréal lui plaît

puisqu'il stimule la vie de relation. Bref, dans la mesure où elle rappelle l'Europe, la ville favorise l'intégration des Français à leur société d'accueil.

Le Français a toujours été surpris et rassuré par Montréal. Jadis, la ville avec ses maisons de pierres grises, ses toits en pentes, ses rues pavées ne devait pas trop dépayser un citadin de Rouen, Honfleur, Dieppe ou La Rochelle. Plus que le paysage urbain, c'est la mentalité des gens, leur mode de vie, le long hiver, qui surprenaient les Français. Tête de pont d'un continent que l'on sentait s'ouvrir en amont d'un fleuve puissant, Montréal offrait déjà sa double réalité, qui est d'être d'Amérique et de France.

De nos jours, le paysage urbain ne dépayse pas trop le Français. L'on peut sans peine confondre boulevard périphérique et métropolitain, Orly ou Dorval, Ville-Marie ou la Défense. Des galeries d'Anjou à Créteil-Soleil, le Parisien, tout comme le Montréalais, éprouve un étrange sentiment de déjà vu. À la radio défilent les mêmes chansons, dans les journaux presque les mêmes dépêches, on lit les mêmes livres à succès, regarde les mêmes programmes télévisés, boit la même eau minérale et apprécie les mêmes vins. L'illusion est presque complète dans certains quartiers : le vieux Montréal avec ses rues « européennes », la rue Saint-Denis aux terrasses animées, la rue Prince Arthur et ses restaurants. Hormis Québec, peu de villes hors d'Europe offrent aux Français un cadre de vie si proche de leur milieu urbain d'origine.

À Montréal, le Français vit dans un environnement urbain à double facette : le déjà vu et l'inconnu. Par le biais des odonymes, des raisons sociales, des façades, du métro, c'est un peu de Paris qui s'insinue dans la métropole. Le Français éprouve un peu comme le Québécois à Paris ou à Lyon, le sentiment trouble du connu et de l'inédit. Il vit cette dualité, ou cette ambiguïté, autant dans son être que dans le paysage urbain et c'est précisément cette perception et ce sentiment qui font de son immigration une expérience unique. Le Français est surpris par le mélange continu qui s'opère sous ses yeux entre l'Europe et l'Amérique. Il s'étonne devant « l'américanité » des Montréalais et découvre la vie québécoise dans ce qu'elle a peut-être de plus américain, la grande cité. Dès son arrivée, il ne sait pas très bien s'il débarque à l'étranger, s'il est Montréalais ou Français ! Alors que l'Italien ou le Grec savent très bien qu'ils arrivent ailleurs, il doute jusqu'au moment où il se fera traiter de « maudit Français ». Cette apostrophe lui fera se rendre compte de son appartenance à un groupe étranger<sup>10</sup>. Elle révèle bien les difficultés d'acceptation réciproque de ces deux populations francophones, difficultés d'ailleurs aussi anciennes que leur histoire commune. En deux mots se trouvent résumés les sentiments de sympathie et d'antipathie qu'éprouvent les Québécois à l'endroit des Français. C'est à Montréal que ces derniers sont les plus exposés à entendre cette apostrophe, aussi choquante qu'inattendue, étant donné la fréquence de leurs contacts avec les autochtones. Il existe bien une certaine distance culturelle entre Québécois et Français : si ceux-ci l'oublient, ils rencontreront des difficultés spécifiques d'intégration.

Si le Français est spontanément porté à s'intégrer à la société québécoise, il ressent toutefois l'emprise de l'anglais dans la vie économique, surtout à Montréal. Il est pris dans le dilemme suivant : pourquoi s'intégrer à la majorité francophone plutôt qu'à l'imposante minorité anglophone, surtout si l'on a à travailler en anglais ? Plusieurs Français ont résolu le problème en allant résider dans un quartier bilingue ou cosmopolite ou même plutôt anglais. Leur comportement n'est pas de nature à plaire aux francophones de l'est de Montréal. Il est intéressant de noter qu'à Toronto, les Français tendent à s'intégrer à la majorité anglaise. Malgré la communauté de langue entre eux et les Canadiens français, on constate très peu de rapports entre les

deux groupes. C'est même par esprit de distinction que les Français chercheraient à se valoriser auprès des Canadiens anglais<sup>11</sup>.

À Montréal, le Français, tout comme l'Italien ou le Grec, ne communique pas d'emblée avec le Canadien français. Est-ce à cause de l'accent de l'histoire, d'un antagonisme prenant souche très loin? Est-ce dû au milieu urbain fait de cloisonnement, d'isolement, de ségrégation? Nombre de Français n'ont jamais pénétré dans une famille montréalaise bien qu'au fil des ans, s'ouvrent les portes et les cœurs.

C'est au sein des familles mixtes que se vivent quotidiennement les petites confrontations culturelles. De quel côté iront les enfants? Pour eux, comme pour leur parent immigrant, c'est Montréal ou ailleurs. Bien souvent, le temps arrange tout. Le Français et ses enfants restent ordinairement au pays avec une certaine nostalgie<sup>12</sup>.

Le Français ne fuit pas son pays natal: il vient au Québec pour vivre une aventure et Montréal lui offre de bonnes occasions de la réussir. Parfois à son étonnement, l'immigrant découvre dès son arrivée qu'il est « Français de France » et que l'on ne vit pas à Montréal comme à Paris ou à Lyon. Il apprend à connaître les paysages intérieurs des Montréalais, beaucoup plus difficiles à saisir que les paysages urbains.

## CONCLUSION

Montréal regroupe beaucoup de Français même s'ils demeurent presque invisibles dans la ville. Elle leur interprète l'Amérique tout en leur offrant un peu de leur histoire et de leur pays. Elle peut être leur chance. Il semble cependant qu'il soit moins difficile à un Français de devenir Montréalais que Québécois!

## RÉFÉRENCES

<sup>1</sup> GROSMIRE, Jean-Louis (1981) *L'immigration française au Québec: essai de géographie sociale*, Thèse de doctorat, Département de géographie, Université de Montréal, 507 p.

<sup>2</sup> *Le Courrier Français*, Février 1982, p. 7. Le Canada se situe au 4<sup>e</sup> rang pour les immatriculations consulaires après l'Allemagne fédérale, la Belgique et la Suisse. Le ministère des Affaires étrangères de Paris estime à un million et demi le nombre de Français vivant hors de France.

<sup>3</sup> GUILLAUME, P. et GUILLAUME S. (1981) *Aspects de la francophonie torontoise*. Centre d'études canadiennes, Université de Bordeaux, 96 p. Voir aussi: MAXWELL, Thomas R. (1977) *The Invisible French*. Wilfrid Laurier University Press, Waterloo, 174 p.

<sup>4</sup> POLÈSE, Mario et al. (1978) *La géographie résidentielle des immigrants et des groupes ethniques: Montréal 1971*. Montréal, INRS-Urbanisation, Études et documents n° 12, 42 p.

<sup>5</sup> Nous n'étudierons pas ici le cas des Juifs d'origine française, qui disposent d'institutions communautaires développées: GROSMIRE, J.-L., *op. cit.*, p. 396-397.

<sup>6</sup> *L'Union Nationale Française* est la plus ancienne (1887) et la plus active. Elle regroupe plus de 3000 membres et assure, par son mensuel, *Le Courrier Français*, un lien avec les Français établis au Québec. Il existe d'autres associations: régionales — Amicale des Corses, des Bretons; professionnelles — Amicale des professeurs français; autres — Anciens combattants, etc.

<sup>7</sup> CHICHEKIAN, G. (1981) A Study of the Changes in the Distribution and Mobility of Armenians in the Montreal Region, 1972-1979, *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 25, n° 65, pp. 169-196.

<sup>8</sup> LASSERRE, J.-C. (1976) Montréal, plaque tournante des transports en Amérique du Nord, *Forces*, n°s 34-35, pp. 24-31.

<sup>9</sup> GUILLAUME (1981) note que les Français sont absents des grandes affaires et de la finance à Toronto. *Op. cit.*, p. 15.



<sup>10</sup> L'expression n'est pas totalement péjorative. Voir notre thèse (p. 431) et les deux ouvrages suivants: RIOUX, Marcel (1976) *La Question du Québec*. Montréal, Parti-Pris, p. 17 et p. 38, et la revue *Liberté*, n° 1981.

<sup>11</sup> GUILLAUME (1981), *op. cit.*, p. 27.

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 30. «Immigrer, c'est se couper des parents, rentrer, c'est se couper des enfants.» En 1971, on recensait encore 63% des Français entrés au Canada entre 1956 et 1966.

## CARTOGRAPHIE

*Réalisation*: Andrée G.-LAVOIE

*Photographie*: Serge DUCHESNEAU